

# Photine Zwaenepoel, sa première rencontre puis son mariage avec Theodor-Maximilian von Bar, et Hippias Zwaenepoel dans tout ça

5 août 2016

Photine von Bar, la divine et sévère Photine von Bar, l'épouse du germanissime Theodor-Maximilian von Bar, la mère d'Alexis, d'Isidore, d'Anselm et de Maria-Eva von Bar, est aussi la fille d'Antoine et de Marianne Zwaenepoel ou encore la petite soeur d'Hippias Zwaenepoel.

Lorsque nous la rencontrons pour la première fois, dans la Hauptstadt überhaupt dans les derniers jours du mois de juin 2016, elle est âgée de vingt-huit ans et profite d'un congé de maternité pour se remettre de la naissance de sa petite dernière âgée de trois mois. À la différence de son frère, son aîné de tout juste un an, jusqu'à la fin de ses études elle vécut principalement en France, à Paris, dans un appartement luxueux du huitième arrondissement près de l'avenue des Ternes, celui de ses grands-parents paternels, alors comme encore au moment où commence notre histoire représentants officiels et incontestés de la branche fortunée de la famille Zwaenepoel qui, pour le reste, fourmille non seulement dans tous les espaces et dans tous les temps, mais aussi dans toutes les conditions, tous les états, tous les sorts divers en même temps que très précaires de la Fortune. C'est dans la même chambre lumineuse, dérobée au bout d'un long couloir et donnant sur une cour intérieure calme et richement boisée que Photine Zwaenepoel, perchée avec les oiseaux, s'acquitta de tous les travaux de sa scolarité dans l'établissement Fénelon Sainte-Marie, depuis son entrée au primaire jusqu'à son baccalauréat obtenue haut la main avec une mention très bien dans la section économique et sociale, avant de poursuivre avec une application renouvelée dans le même jardin suspendue ses études d'expert-comptable. C'est au cours d'un stage d'été effectué à la fin de sa seconde année à Heidelberg dans une entreprise pharmaceutique allemande qu'elle fit la rencontre de l'ambitieux Theodor-Maximilian von Bar alors sur le point d'achever avec un semestre d'avance un MBA en théorie et gestion des organisations. Il était alors âgé de vingt-neuf ans, Photine en avait tout juste vingt. Tous les soirs de cet été, tous les weekends, ils les passèrent à deux sur les rives bienveillantes du Neckar qui voulut bien prendre sous sa mâle protection leurs amours naissantes. À la fin de l'été, la veille du départ de Photine, alors que le soleil sur le point de se coucher inondait d'or la cour de l'université, Theodor-Maximilian prit Pho-

tine par la main et sans davantage d'explication lui fit franchir le Neckar dont les flots puissants paraissaient charrier d'interminables caravanes de pierreries et d'étoffes précieuses, puis arrivés au bas de la colline qui surplombe la ville universitaire il l'emporta dans un mouvement ascendant qui parut à Photine l'envol de deux oiseaux. Parvenus en haut de la colline, Theodor-Maximilian ne lâcha pas la main de Photine avant d'avoir gravi avec elle une tourelle en pierre, dernier vestige solitaire d'un cloître du moyen âge. Là, sur ce nec plus ultra effleuré des dernières lueurs du jour, il convoqua pour elle les distances et les hauteurs qu'ils venaient d'enjamber. Photine vit sous elle, qui se rassemblaient à ses pieds dans un unanime hommage, la colline avec ses forêts, ses rochers, ses ruisseaux, ses oiseaux, puis tout en bas le fleuve et la cité éclaboussés d'or dans le soleil couchant d'où montaient pourtant jusqu'à elle, affaiblis mais encore remarquablement distincts, des cris et des rires, les bourdonnements des voitures, le froissement des eaux contre les rives. Theodor-Maximilian et Photine étaient juchés au-dessus du monde et c'est alors, au bord de son basculement imminent dans la nuit, qu'il lui demanda sa main dans un français parfaitement maîtrisé. Pendant une longue minute Photine ne répondit rien mais se contenta de poursuivre sa contemplation des richesses qui, de toutes parts, affluaient à ses pieds et semblaient même se les disputer. Cette minute dura assez longtemps pour que Theodor-Maximilian finisse par se demander s'il avait été entendu, s'il ne devait pas réitérer sa demande à plus haute et plus intelligible voix. Et certes, jeune héros sur le point de monter sur le trône de la Maison von Bar, et plus prosaïquement, propédeutique sans doute à ses futurs exploits dans le règne des fusions et acquisitions, tombeur impitoyable des créatures que son énergie vitale autant que son nom rendait furieuses, Theodor-Maximilian était sans doute plus habitué à éconduire de jeunes beautés prêtes à pactiser avec le Diable pour attirer ne fût-ce qu'une seconde sur elles son attention qu'à attendre une réponse qui tardait toujours à venir. Devenue un instant maîtresse du temps, Photine fit durer cette minute qui, elle le savait, ne reviendrait jamais plus, la dilatant à la seule ardeur de sa contemplation que le pauvre Theodor-Maximilian n'était pas loin de prendre pour de la réflexion voire même, tant il ne savait plus à quoi se raccrocher, pour une minutieuse pesée du pour et contre. Photine finit par faire ce qu'elle avait toujours fait depuis son entrée en primaire : elle donna la bonne réponse, celle qu'on attendait d'elle.

Le mariage fut célébré en grande pompe un an plus tard à Paris en l'église de la Madeleine, sous les bons auspices de la Concorde et à deux pas de l'Interallié dans les jardins et les salons duquel la fête se poursuivit jusqu'à l'aube. Antoine Zwaenepoel dut prendre incroyable sur lui pour se rendre, même seulement pour quelques jours, dans la Ville Lumière que depuis plus de vingt ans, à force de lecture quotidienne des Pères de l'Église, il s'appliquait à expier, et avec elle la philosophie qu'il y avait étudiée, juché tel un stylite de bibliothèque sur sa colonne de coussins à frange empilés dans son large fauteuil en face de son bureau. Quant au frère de la mariée, il trouva peut-être une échappatoire inespérée dans un très équivoque accident de travail survenu dans l'escalier étroit menant au dernier étage d'un modeste hôtel des Cyclades où il reçut sur la tête cent kilos

bien pesés de chair wagnérienne fortement assaisonnée de lotion solaire lorsque ladite touriste qu'il menait à sa chambre, les bras embarrassés de valises et de sacs dans le but sans doute de lui faire baisser sa garde, soudain se retourna et sans crier gare mais en tenant avec une constance remarquable la note prolongée d'un i strident, se jeta voluptueusement sur lui. Version corroborée par un autre groom qui passait justement par là. Version germaniquement contredite dans les formes incorruptibles et impérieuses de la Justice par l'objet même du contentieux, lequel emporta la faillite de l'établissement mais non pas la poursuite de la victime de l'écrasement partiel. Hippias Zwaenepoel n'eut toutefois pas besoin d'entrer dans ces détails sordides pour s'excuser de ne pas pouvoir se rendre aux noces somptueuses de sa soeur. Par précaution il fit quand même parvenir aux autorités familiales compétentes copie conforme de son arrêt de travail.

On aurait toutefois tort d'interpréter l'absence de Hippias Zwaenepoel comme le signe d'une mauvaise volonté de sa part, voire même d'une quelconque animosité. Hippias Zwaenepoel aima toujours sa petite soeur. Il l'aimait quand toute petite elle était encore avec lui à Thessalonique, il ne cessa pas de l'aimer lorsque leurs parents décidèrent qu'elle pouvait rentrer en France puisque son grand frère était déjà là pour expier la faute paternelle, la première vie philosophique d'Antoine Zwaenepoel. Dès lors, le frère et la soeur ne se virent plus que pendant les vacances. La vie parisienne eut un effet très bénéfique sur la petite fille mais plus encore sur la jeune fille. Très tôt Photine Zwaenepoel eut de l'esprit, de la répartie, de la suite dans les idées, de la conversation, autant de talents spirituels qu'elle modéra par un esprit de suite, de persévérance et de conséquence que sans doute, plus qu'au rythme haletant et sans cesse entrecoupé de Paris, elle dut au génie propre quoique très imprévisible de la famille Zwaenepoel. Confiné dans l'atelier maternel de Thessalonique où son père avait prit ses quartiers intellectuels, aux premières loges pour assister la poursuite tortueuse du salut paternel autant que pour y assister, Hippias Zwaenepoel pouvait difficilement être un enfant vif. Les seuls couleurs qui égayaient son quotidien étaient celles dans lesquelles sa mère, la douce et très aimante Marianne Zwaenepoel, sous la petite lampe qui l'auréolait, trempait ses pinceaux. À seize ans Hippias Zwaenepoel ne connaissait encore de la femme que ses représentations en sainte et martyr sous les doigts maternels et il n'est pas exagéré de dire que sa soeur fut la première femme qu'il rencontra dont la fonction n'était manifestement pas de l'édifier. C'était pendant les vacances de Pâques. Photine n'avait que quinze ans mais elle avait déjà appris à s'habiller et à ajouter sur son visage la touche de maquillage qui suffit à précipiter sur une femme même adolescente les prestiges irrésistibles de la Parisienne. Une double réaction se fit alors dans la caboche d'Hippias Zwaenepoel. Son père s'appliquait depuis ses altitudes livresques à faire son salut de tête ? Sa petite soeur avait déjà assez d'intelligence, assez d'esprit et le tour assez ravissant pour mériter le qualificatif de femme de tête ? Eh bien avec lui ce serait tout le contraire ! Lui ne ferait jamais rien de tête mais tout à la main, et pas seulement, il y mettrait les deux mains, et les pieds, et les bras, et les jambes, et les genoux, et les coudes, et la nuque, et

le menton, tout le tremblement. Tout le tremblement d'Hippias Zwaenepoel y passerait mais pas la tête. La tête, jamais ! Le fait que sa première ambition, et qui devait être aussi la dernière, le destinait très certainement à mener une existence autarcique n'était pas pour lui déplaire. N'était-ce pas celle-là même que son père, Antoine Zwaenepoel, voulait lui faire expier depuis sa naissance, depuis qu'il lui avait imposé son prénom d'infamie à jamais attaché à la misérable et desséchante prétention de mener une vie autarcique, une vie philosophique donc, une vie sans Dieu ? Si les philosophes étaient ce que lui répétait à longueur de journée son père, à savoir des idiots qui pensaient pouvoir penser par eux-mêmes, vivre par eux-mêmes, faire leur salut par eux-mêmes, tout faire par eux-mêmes, lui serait l'idiot définitif, l'idiot indépassable, l'idiot absolu, en faisant lui aussi tout par lui-même mais sans jamais, jamais, y mettre la tête ! Une telle disposition ne pouvait qu'ouvrir à Hippias Zwaenepoel les portes infernales du tourisme des Cyclades. Elles s'ouvrirent et il y fit merveilles. Il n'était pourtant pas sans culture. Il parlait parfaitement français. Surtout, l'expiation de la faute du père le chargeait par la force des choses de toute sa culture, en particulier de sa culture philosophique, qui était vaste. C'était comme si le père avait voulu faire du fils un philosophe de seconde main en lui inoculant depuis le plus jeune âge, à l'occasion d'interminables monologues, toute sa culture philosophique pour s'en débarrasser comme d'un poison tant elle lui semblait le principal obstacle à la poursuite de son salut. Hippias Zwaenepoel fut choisi pour être le bouc-émissaire d'Antoine Zwaenepoel dont il devait emporter à la limite du monde connu l'hybris philosophique afin de l'expier à sa place tandis que son père resterait assis sur sa colonne moelleuse à poursuivre de tête son salut. L'ambition d'autarcie et de littéralité physique de Hippias Zwaenepoel fut dès le début contrariée par une grande nervosité et une non moins grande instabilité d'humeur, l'une et l'autre parfaitement explicables compte tenu de sa position à califourchon en travers de plusieurs mondes, qui le faisaient passer en un rien de temps de Hippias très Majeur à Hippias très Mineur et retour, en passant par tous les états intermédiaires d'Hippias, un inextricable labyrinthe dont Hippias Zwaenepoel avait à chaque fois la plus grande peine à s'extraire.

Photine, elle aussi, aimait toujours son frère. Et si pour lui aussi elle devint la divine et sévère Photine von Bar une fois montée sur le trône de la Maison von Bar, c'est seulement avec lui qu'elle continue de rire comme une enfant. Sans doute n'eut-elle jamais la prétention de le comprendre. Mais elle le trouve amusant comme l'est un objet, même une vétille, qui ne ressemble à aucun autre. Plusieurs fois sans doute elle éprouva de la pitié pour ce grand frère qui, d'une certaine manière, l'avait protégée en prenant sur lui tout le poids de l'expiation paternelle. En revanche, on ne s'étonnera pas que la relation entre Theodor-Maximilian von Bar et son beau-frère, âgé de huit ans de moins que lui, ait toujours été pour le moins délicate. Hippias Zwaenepoel fut sans doute outré en apprenant que sa petite sœur allait épouser la dernière trouvaille d'une grande et ancienne famille germanique. La philosophie allemande avait pourtant déjà tourné et retourné la tête paternelle dans tous les sens, elle l'avait tourneboulée à la limite du décollement ! Et puis il avait eu le temps déjà de voir de près,

de très près même, la vérité du monde germanique dans la figure édifiante de ses exportations touristiques. Le tourisme était en effet pour Hippias Zwaenepoel bien davantage qu'une industrie très lucrative en même temps que très démocratique. Il lui reconnaissait la vertu d'une expérimentation métaphysique qui valait bien celle hardiment aventurée par Descartes avec son morceau de cire. Soudain l'humanité s'affichait dans la crudité de sa plus simple expression ! Quel spectacle ! Les clubs de vacances dans lesquels il avait trouvé sans peine à se faire employer lui avaient montré les enfers grand ouverts. À ce régime métaphysique forcé, Hippias Zwaenepoel possédait déjà à vingt-trois ans l'expérience d'un homme de quarante ans. Son accident de travail avait donc été le bienvenu pour toutes les parties concernées. En particulier, Theodor-Maximilian von Bar avait été très soulagé d'apprendre que son étrange beau-frère (ce que du moins lui avaient rapporté ses sources officielles augmentées de ses propres sources confidentielles) ne pourrait pas assister au mariage de sa soeur.